

Françoise Bossoutrot

# LA FERME METZGER

*La Vie d'un exilé*



Françoise Bossoutrot

# La Ferme Metzger

*La Vie d'un exilé*

© Françoise Bossoutrot, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7111-7

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Cette histoire est largement inspirée de faits réels, mais l'invention a comblé les nombreuses lacunes de la documentation à disposition de l'autrice. Beaucoup de personnages doivent surtout à l'imagination.

Une liste alphabétique des personnages indiquant leurs relations figure à la fin du texte.

## 1 - L'exil

On était le 18 juillet 1871. Émile courait. Il se pressait pour passer de l'autre côté du Brézouard, tournant le dos au soleil levant. Il allait quitter l'Alsace occupée par les Allemands depuis que la guerre avait été perdue. De Fréland à Saint-Dié, les sept bonnes heures de marche l'inquiétaient. La frontière devait être surveillée. Il devait se méfier, ne pas se faire repérer. Son cœur battait la chamade. Il s'était glissé comme un voleur hors de chez mère Barbe avant le jour. Dans la montagne, il progressait trop lentement à son goût. Parfois, il perdait le chemin, il se glissait en écartant les branches. Il s'assit deux fois au pied d'un arbre pour reposer ses jambes et avaler un peu du pain donné par sa nourrice. Il croyait parfois entendre des pas derrière lui, il se jetait à terre, tendant l'oreille au danger. Mais il ne percevait plus que le souffle du vent dans les branches, il se traitait d'imbécile et repartait. Comment aurait-il pu, ce matin-là, goûter le calme, la tranquille harmonie qui entourait sa course ? Ce n'est que plus tard qu'il se remémora les rayons dorés adoucis par l'ombre, qu'il revit en esprit cette majestueuse forêt des Vosges à qui appartenait son enfance et qu'il ne reverrait plus. Ce 18 juillet, Émile n'avait pas de temps à perdre. Il fuyait. Ses jambes de seize ans le portaient bravement, sans faillir. Laveline marquait le début de la vallée, la route s'adoucissait. Les hêtres et les châtaigniers remplaçaient les sapins. Des bruits de hache ou de marteau le mettaient sur le qui-vive. Autour des villages, il risquait de se faire repérer, peut-être dénoncer... La peur activait ses muscles, mettait ses yeux et ses oreilles en alerte. Il se cachait dans un fossé ou filait derrière une haie pour éviter une charrette, un colporteur ou un groupe de paysans. Pour boire aux fontaines, il choisit seulement les hameaux, là où le petit nombre de maisons lui permettait de vérifier que tout le monde travaillait aux champs, que personne ne le verrait.

Dans les rues de Saint-Dié, il vit peu de monde. Mais il préféra jouer de prudence et se força à adopter la démarche tranquille de l'ouvrier qui va au travail, baissant la tête comme si son regard pouvait le trahir. La plupart des habitants déjeunaient. Personne ne fit attention à lui et il atteignit la gare sans être inquiété. Il ne se trouvait plus en territoire occupé mais il se sentirait mieux quand la frontière serait loin derrière lui. Pour ne pas éveiller de soupçons, il demanda au guichet un aller et retour pour Lunéville, comme s'il allait revenir le soir-même. En attendant sur le quai – trois quarts d'heure – le départ du tortillard, il regarda encore autour de lui, à l'affût du moindre uniforme. Son

cœur battit un moment au bruit de pas cadencés. « Ils » arrivaient ? Les ennemis, les envahisseurs... Mais c'était une fausse alerte. L'heure de la délivrance approchait. À Lunéville, il serait en France pour de bon, il pourrait dire à l'employé sa destination finale, le lieu de son exil, Paris. Il respira enfin tranquillement quand le train quitta la Lorraine. Les Prussiens ne le rattraperaient plus.

La voiture de troisième classe où il se trouvait était occupée par une famille avec trois enfants et leurs paquets. Installé à l'opposé, il s'allongea et s'endormit rapidement, épuisé de sa longue marche et de s'être tenu aux aguets depuis l'aube. Quand il se réveilla, on approchait d'Epernay, le train s'était rempli. Émile avait mal aux épaules et au dos ; les banquettes de troisième classe ne font pas de bons lits. Pendant l'arrêt, avec les soixante centimes qui lui restaient, il s'autorisa un bol de lait et une tartine au buffet de la gare. Pour se dégourdir un peu les jambes, il marcha jusqu'au bout du quai. Il respira profondément le bon air frais, regarda les toits de la ville se découper sur le ciel qui s'éclaircissait. Puis il revint vers la gare. Les passagers parlaient et riaient par petits groupes. Ici, pas de danger, pas de tension, la vie sans y penser. Il se sentit léger tout à coup, content de lui, exalté de son aventure. Il avait pris sa part au combat, il en avait réchappé et il était libre ! Il reprit sa place dans le train, plein d'énergie. Dans quatre heures, il arriverait à Paris. Il regarda par la vitre le jour se lever sur sa nouvelle vie.

L'attaque manquée, c'était il y a quatre jours déjà. Pour marquer la date du 14 juillet, son groupe de francs-tireurs avait tendu une embuscade à un colonel prussien, dans une auberge en dehors de Mulhouse. Crânement, il avait insisté pour en être. La bande avait quitté la ville le matin, s'était postée pour attendre le colonel. Mais les Prussiens savaient trouver des informations en échange de bons procédés, ou de menaces. Les francs-tireurs, trahis, s'étaient trouvés encerclés. Placé par chance à l'écart, Émile s'était éloigné d'abord doucement puis s'était mis à courir. Tard dans la nuit, il était arrivé dans la forêt près de Guebwiller et avait fini par s'écrouler dans une grange. Au lever du jour, le fermier l'avait découvert et, compatissant, lui avait offert une soupe et de quoi se laver, sans lui demander d'où il venait, ni qui il était. Émile lui avait demandé la direction de Fréland. Là, il savait qu'il trouverait de l'aide. C'était à deux jours de marche. Depuis tant d'années, il rêvait de retourner à Fréland ! Il était parti sans tarder. Le soleil était levé depuis un moment, il devait avancer avant qu'il ne fasse trop chaud. Il ne tremblait plus comme la veille d'être rattrapé : il abordait « sa » montagne et il allait revoir Barbe. Elle lui avait manqué cette montagne, depuis

qu'il en était parti, neuf ans plus tôt. Les années passées à Mulhouse basculèrent dans la grisaille, l'ennui. Il rentrait chez lui, et chez lui, c'était Fréland. La ville était un décor, un artifice. La vraie vie était ici, dans ce chemin de terre, ces herbes, ces bosquets, les oiseaux qui chantaient. Il allongea le pas. Évitant la grand-route, il se dirigeait droit vers le nord. Ce n'était pas le moment de traîner. Il lui faudrait dormir dehors ce soir, mais demain, il voulait se coucher à Fréland.

À partir de Kaysersberg, son pas s'était accéléré. Il approchait ! Arrivé au village, il avait oublié un moment les précautions prises jusque-là. Il aurait eu envie de voir, rassemblées entre l'école et la mairie, les figures amies qu'il avait connues. Il avait examiné la salle de classe, vide à cette heure, à travers les carreaux, puis s'était arrêté sur le pont de l'Uhr et avait souri au souvenir des courses de bouts de bois que son ami Gustave organisait sur la rivière – il perdait toujours –. La roue du moulin tournait, et l'eau en retombant jouait la même musique dont il s'était bercé, enfant. Il avait été tenté d'entrer dans la ferme du père Baradel. Les images lui étaient revenues des semailles, des fenaisons, de la greffe des arbres, de la traite et des vêlages. La voix protectrice du vieux Baradel bougonnait au petit Émile qu'il avait pris en affection de ne pas s'arrêter à un peu de fatigue, à une botte mal nouée, à un mollet écorché par la serpe... La même voix à l'heure du casse-croûte lui faisait admirer le vol des buses, écouter les corbeaux se répondre dans le bois, se réjouir du travail accompli, tandis que les gros doigts à la peau épaisse recourbés sur le manche du couteau taillaient le pain et le fromage. Il avait hésité à s'engager dans le chemin qui mène à la forge. La fascination du feu et du bruit, des chevaux qui se faisaient ferrer, les chevaux, qui deviendraient ses amis. Comme il aurait aimé revoir Jean-Baptiste, le fils du forgeron, avec qui il avait tant parcouru la campagne. Mais Jean-Baptiste n'était pas là.

Il ne s'était plus arrêté que chez mère Barbe, en haut de la grande rue. Il avait donné deux petits coups à la porte familière et l'avait poussée sans attendre la réponse. Le feu brûlait doucement. Il n'y avait personne. Le jour tombait. Il avait avancé dans la pièce sombre. Rien n'avait changé. Les chaises basses de part et d'autre de la cheminée, les paniers dans le coin vers la fenêtre et de l'autre côté, la table, l'armoire... Il avait faim. Il avait soulevé le couvercle de la marmite, attrapé la louche, s'était servi. Il avait dégusté cette soupe au parfum d'enfance, la soupe des dîners rassurants, dans la ferme de mère Barbe. Il la reconnaissait et elle calmait non seulement sa faim, mais toute la peur des jours derniers. Le ventre plein, il avait passé une tête dans le débarras voisin, monté l'échelle jusqu'aux chambres. Là aussi, tout était « comme avant ». Barbe les avait élevés,

ses frères et sœurs et lui ; il l'appelait sa première mère, sa mère de quand il ne connaissait pas sa mère. Et Fréland était son premier monde, là où il avait couru la montagne avec ses copains. Là où il avait appris les champs, les forêts, les bêtes. Où il avait appris à lire et tant d'autres choses, avec Monsieur Valdéjo, l'instituteur. Quand, neuf ans plus tôt, le moment était venu de partir à Mulhouse, il avait dit qu'il voulait rester à Fréland. Mais un enfant de sept ans ne décide pas de sa vie. Il avait souvent rêvé qu'il revenait. Une fois, il avait même demandé à son grand-père Ursanne s'il ne voudrait pas le ramener. Mais la réponse avait été que non, ce n'était pas possible. Et Émile avait dû se résigner. Aujourd'hui, il se sentait comblé : il était là et la bonne soupe l'avait réjoui. Il s'était assis près du feu, avait allongé les jambes et s'était assoupi, le dos appuyé contre le dossier de la chaise.

Quand mère Barbe était arrivée, elle avait aperçu sa silhouette et avait demandé sèchement qui il était. Il avait sursauté avant de répondre doucement :

— C'est moi, Émile.

— Que fais-tu là ? Que veux-tu ?

Surpris par la brusquerie du ton, il avait bafouillé que les Prussiens le cherchaient, qu'il devait fuir, et avait ajouté :

— Je peux dormir chez toi ?

Émile ! Comme il avait grandi ! Elle ne l'attendait pas, elle ne l'avait pas reconnu. Pourtant, c'étaient les mêmes cheveux blonds si fins, les mêmes grands yeux bleus, la même jolie figure régulière, la même bouche un peu gourmande. Elle le voyait maintenant, en s'approchant, à la lumière des flammes. Elle s'était radoucie :

— Oui, va. Mais demain matin, pars avant le jour. Monte par le col. Rejoins Saint-Dié, on dit qu'ils ne sont pas là-bas.

— Et... tu pourrais me prêter vingt francs ?

Elle n'avait pas répondu tout de suite. C'était beaucoup, vingt francs... Il s'était senti gêné, mais pour prendre le train, il avait besoin de cet argent. Il savait que la vieille femme n'était pas riche. Il voyait bien à sa maigreur que la vie ne lui était pas douce. Il lui avait promis que dès qu'il serait à Paris, qu'il aurait retrouvé sa tante, il lui renverrait l'argent. Elle n'avait pas autant, elle avait dû aller chez son frère Nicolas, plus bas dans la rue, chercher ce qui manquait. À son retour, elle lui avait tendu quatre pièces de cinq francs. Il l'avait vue fouiller dans un coffre, énergique comme toujours, en sortir une couverture et des vêtements :

— Tu fais peur. J'ai tiré de l'eau. Débarbouille-toi. Voilà un pantalon et une



chemise propres.

Puis elle avait pris une écuelle dans le buffet, avait désigné l'écuelle vide sur la table et avait demandé :

— Tu en veux encore ?

Elle lui avait tendu la soupe et s'en était servie à son tour. Assise face à lui, elle avait mangé en le regardant de temps à autre. Qu'avait-il fait pour se mettre en danger ? Elle ne pouvait pas grand-chose pour lui, mais elle avait confiance, il s'en sortirait. De tous ses frères et sœurs, il avait été le plus remuant, le plus sensible, elle avait dû le protéger plus souvent contre les sales gamins qui l'embêtaient par plaisir, et il l'avait souvent impressionnée quand il racontait ses excursions ou qu'il répétait ce qu'il avait appris avec le maréchal-ferrant ou le vieux Baradel.

Ils ne se parlaient pas. Émile aussi la regardait. Ce soir, elle lui avait donné tout ce dont il pouvait avoir besoin, mais elle l'avait aidé sans un sourire, sans un geste, sans un mot gentil. Elle n'avait pas demandé de nouvelles de ses frères et sœurs... Était-elle aussi rude quand il vivait chez elle ? Il ne lui en voulait pas. En les élevant tous, Barbe n'avait fait que gagner sa vie de veuve. Attentive et même affectueuse, elle s'était bien fâchée quelquefois, mais que de moments où elle leur racontait des histoires, où elle chantait, où elle s'inquiétait pour eux, où elle soignait leurs bobos. Elle serait toujours sa première mère, mais lui, aujourd'hui, n'était plus son petit Émile... Il était devenu un jeune homme intrépide qui n'avait même pas pensé qu'il pouvait la mettre en danger... Si les Prussiens l'avaient trouvé là ! Heureusement, à seize ans, quand on est fatigué, on dort vite, et bien. Il s'était écroulé dans son lit. À l'aube, il avait remercié Barbe longuement, l'avait embrassée et l'avait quittée une deuxième fois. Une fois parti, il s'était dit qu'il ne pouvait plus compter que sur lui-même. Il s'était senti adulte.

Le train continuait de rouler. On avait passé Château-Thierry. Le bruit des bielles favorisait la songerie. Les conversations autour de lui aussi, dont les voix nombreuses tissaient une mélodie de basses. Car – pourquoi ? – il y avait surtout des hommes dans ce wagon. Quelques mots se détachaient pourtant de temps à autre. Il entendit : « Prussiens », puis « volontaires ».

Alors ses pensées retournèrent vers Mulhouse et les mois de guerre. L'année précédente, en juillet, quand l'Empereur avait déclaré la guerre à la Prusse, son frère aîné, Charles, et lui avaient eu envie d'imiter leur père enrôlé dans l'armée française en 1813. Ils l'avaient entendu plusieurs fois parler de l'année de ses dix-huit ans où, convaincu, comme d'autres au Wurtemberg, que la sécurité et

l'avenir du royaume viendrait de la protection de la France, il avait endossé l'uniforme. Dès la mi-août, Charles s'était battu dans une compagnie. Émile, lui, avait été refusé : trop jeune. Il avait rongé son frein. Fin août, ils apprirent, stupéfaits, que Strasbourg, assiégé, brûlait. Jamais ils n'avaient pensé que la France pourrait perdre la guerre. Le 2 septembre, ce fut Sedan, l'empereur fait prisonnier. Le danger approchait. Les francs-tireurs se tenaient prêts à intervenir. Puis les événements se précipitèrent. Les Badois envahirent Colmar le 14 septembre. Le 16, cinq mille casques à pointe arrivèrent dans Mulhouse, du nord et de l'est. Ils réquisitionnèrent logements, vivres, chevaux, fourrage. Sans un coup de feu. Les habitants rasaient les murs. Des soldats entrèrent dans la grande cour d'usine de Johann Adam, leur père. Ils repartirent avec du pain, un jambon, du fromage et des bouteilles. Émile était révolté : « Finalement, Papa est un traître, comme les autres... » Charles le calma : « On ne peut pas se battre maintenant... Ça ne veut pas dire qu'on abandonne. »

Émile n'avait pas renoncé. Dix jours plus tard, il tenta encore sa chance auprès de Nicolas, le nouveau chef de Charles, entraînant avec lui son ami François : « On veut se battre. » « Vous savez tenir un fusil ? » « On peut apprendre. » Il était grand et son visage sérieux le faisait paraître plus vieux que son âge, sur lequel il mentit cette fois. Ils avaient l'air si décidé que le franc-tireur accepta : « On vous instruira. Mais pas d'imprudence. Vous ne faites que ce qu'on vous dit. Compris ? » « Compris. »

Charles et son groupe étaient une quinzaine ce soir-là à leur rendez-vous habituel de l'autre côté du canal de décharge. Émile et François avaient suivi. Nicolas proposa une sortie vers le Rhin : « On va mener des opérations pour gêner l'ennemi. Nous serons l'honneur de Mulhouse ! ». Ils partirent le lendemain matin. Un peu avant le fleuve, Nicolas les réunit : « De l'autre côté, il y a un télégraphe à démolir. Émile, tu fais le guet vers l'amont et toi, François, à l'aval. » L'opération se déroula comme prévu. Ils ne virent aucun ennemi. Il était fier : « On les a bien eus. Finalement, ce n'était pas si difficile. » « Ne parle pas trop vite, petit », répondit Nicolas.

Le jour suivant, les Badois repartirent comme ils étaient venus en faisant sauter le pont du chemin de fer derrière eux. Charles et lui se précipitèrent en ville. Tout le monde était dans la rue : « Dieu soit loué ! » « Ils sont repartis ! », « On est délivrés ». Deux soldats français annoncèrent place de la Réunion que des troupes fraîches arrivaient pour courir derrière l'ennemi. Il n'y avait plus de danger, tous criaient vengeance : on avait vu la veille des ouvriers parler aux Badois, ils devaient payer ! L'un d'eux, jeté à terre, reçut une volée de coups de